



Culture

Littérature Nom de nom !

Parce que leur premier nom de plume devenait encombrant, ces écrivains ont choisi d'en changer. Ils racontent

Par Anne Crignon et Amandine Schmitt

Illustration Laurindo Feliciano

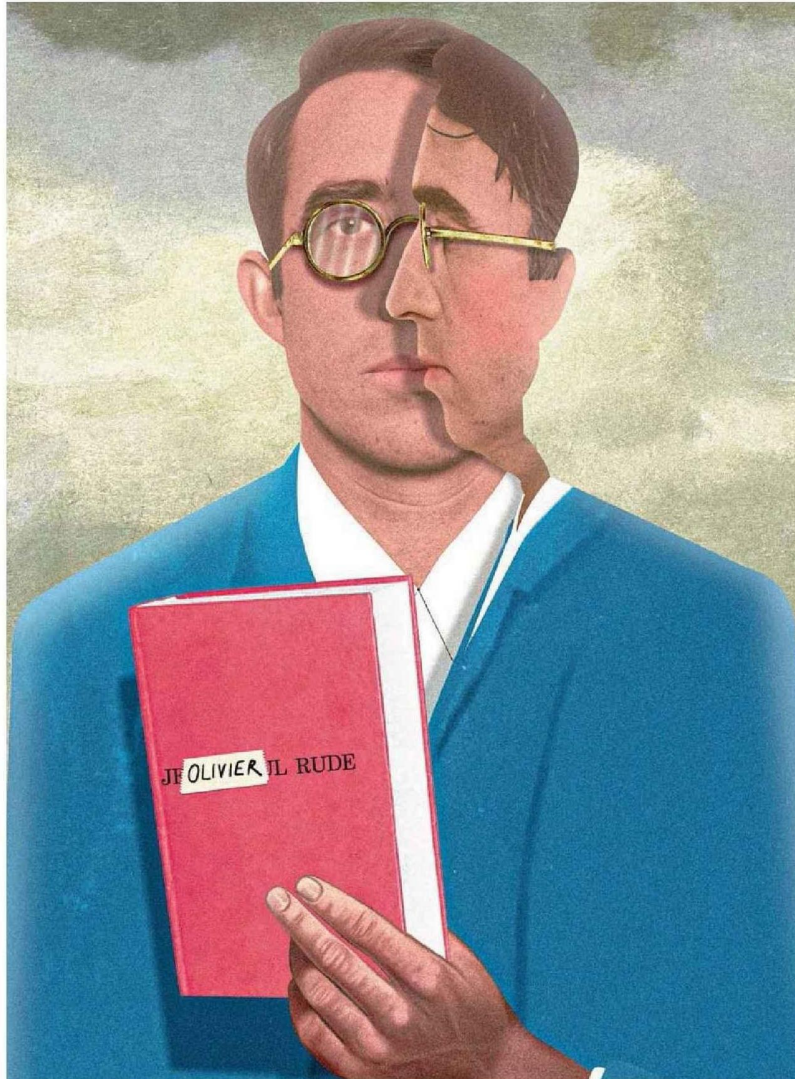
Nouvelle année, nouvelle mue. En 2026, Yacha Kurys « pivot », comme l'explique l'intéressé, auteur de « Mes illusions donnent sur la cour » (Fayard), livre au titre gainsbourien remarqué à sa parution en 2009. Yacha Kurys se faisait encore appeler Sacha Sperling. A 18 ans, il avait choisi un pseudonyme avec inconséquence, raconte-t-il, « entre deux gorgées de jus d'orange », dans l'idée qu'on n'écortche plus son prénom rare et qu'on ne sache rien de son ascendance – il est le fils des réalisateurs Diane Kurys et Alexandre Arcady. Le secret a été éventé aussitôt, mais le jeune auteur a continué de signer Sacha Sperling. « Je me sentais de plus en plus loin de ce nom, raconte-t-il. Quelque chose me gênait mais je n'osais pas le dire, jusqu'à ce que cela

devienne carrément insupportable. A 35 ans, j'avais le désir de revenir à ma vraie identité. » Son arrivée chez Gallimard, chez qui « ça n'a même pas été une discussion », lui en a donné l'opportunité. « Je ne renie pas ce qu'a écrit Sacha Sperling. Il était très doué ! », dit-il aujourd'hui avec une légèreté nouvellement acquise. Pour d'autres, la modification du nom de plume est une façon de couper symboliquement avec le passé, de tourner une page.

“SUBTERFUGE INCONSCIENT”

Il y a dix ans tout juste, Laurence Nobécourt publiait « Lorette » (Grasset). Elle expliquait pourquoi elle ne signerait plus ses livres Lorette Nobécourt comme elle le faisait depuis son premier roman (« la Démangeaison », 1994) et redevenait Laurence. Cela pouvait paraître étrange, de faire d'un changement de prénom toute une histoire, mais c'était là le moyen d'aller mieux – du moins d'essayer. Pendant des années, elle avait rejeté le prénom de baptême choisi par sa mère, cette mère dont elle avait en vain cherché l'affection. Voilà pourquoi elle se choisissait un nom de plume, Lorette Nobécourt, consciente que c'est ainsi qu'on appelait les prostituées au XIX^e siècle. Mais justement, il y avait dans ce choix une manière de remerciement aux femmes qui faisaient le trottoir dans le quartier bourgeois de son enfance et se montraient envers elle autrement plus chaleureuses que ses parents. « C'était une sorte de subterfuge inconscient, explique-t-elle aujourd'hui à l'occasion de la sortie de « la Petite Sauvage », où elle revient sur les brutalités subies dans l'enfance. Etre Lorette, toutes ces années, était sans doute une façon d'échapper au suicide. » L'idée l'a hantée vingt ans. Et puis un jour, à l'occasion d'un repas de famille, elle a fait cette annonce : « Je voulais vous faire savoir que je reprends mon prénom d'origine. » Sa mère a levé les yeux au ciel. Des amis dans le milieu de l'édition lui ont dit que c'était du suicide, qu'elle allait perdre ses lecteurs. Il n'en a rien été.

Marie Billetdoux, elle aussi, a voulu s'alléger d'un prénom qui ne lui ressemblait plus. Seulement voilà, quand elle l'annonça à son éditeur, Richard Ducousset, chez Albin Michel, il en resta muet sur sa chaise. La demande menaçait les finances de la maison, et pas moins, l'impudente se tenant au firmament des lettres sous le nom de Raphaële Billetdoux depuis un livre au succès fou (un million d'exemplaires vendus) dont le titre devenait même une formule : « Mes nuits sont plus belles que vos jours » (Grasset, 1985). Si elle abandonnait ce prénom, c'est qu'elle prenait conscience, à 48 ans, que sa mère l'avait manipulée. Elle était depuis toujours sa chose, une enfant-marionnette en somme, conditionnée pour la célébrité.



Décryptage

“MAINTENANT QUE LE FÉMINISME EST À LA MODE, TU VAS PRENDRE UN NOM DE GARÇON ? CE N'EST PAS POSSIBLE. TON NOM, C'EST UNE MARQUE !”

AGENTE DE PAUL B. PRECIADO

d'adolescence. Il sera bientôt remplacé par le patronyme de son compagnon et c'est sous la signature d'Emmanuelle Pagano qu'elle se fait connaître avec « le Tiroir à cheveux » (POL, 2005). Après leur séparation, elle reprend son nom de jeune fille quand paraît « Saufs riverains » en 2017. Le fondateur de sa maison d'édition, feu Paul Otchakovsky-Laurens, a bien tenté de l'en dissuader compte tenu de sa bonne réputation. Mais sans insister. Et aujourd'hui, quand POL réédite en poche les livres d'Emmanuelle Pagano, elle n'a même pas à le leur demander : ils impriment Salasc.

RÉVÉLATION QUASI MYSTIQUE

Et bien sûr, la question se pose à l'occasion d'une transition de genre. Le « dead-name » (prénom assigné à la naissance) se dissout dans l'œuvre. Le philosophe Paul B. Preciado s'intéresse justement au sujet dans l'essai « Organes de papier » (à paraître au Seuil en mars). Lui est allé jusqu'en Bolivie, il y a de cela plus de dix ans, rencontrer une chamane pour trouver son nouveau nom. Il évoque une révélation, quasi mystique. « Dans un rêve, j'ai vu le nom “Paul B. Preciado” imprimé sur un livre. » Avec ce « Paul » surgi de l'inconscient, il a signé ses ouvrages en même temps qu'il menait ses démarches à l'état civil pour entériner ce changement. Autour de lui, quelques réticences, comme celle de son agente un peu offusquée : « *Maintenant que le féminisme est à la mode, tu vas prendre un nom de garçon ? Ce n'est pas possible. Ton nom, c'est une marque !* » Preciado a résisté. Très publié à l'étranger, il a rédigé une lettre d'explication à l'attention de toutes ses maisons d'édition. Certaines ont même donné des fêtes pour les rééditions de ces anciens livres avec son nouveau nom, Paul B. Preciado, lequel dit si joliment que « *le nom est un organe du corps* ». ●

● **La Petite Sauvage**, par Laurence Nobécourt, Grasset, 288 p., 22 euros.

● **Et puis ils sont allés danser**, par Yacha Kurys, Gallimard, 228 p., 20,50 euros.

« Un jour, elle m'a dit : “Papa voulait Marie, moi je voulais Raphaële, Raphaële a triomphé”. » Son père était mort, voilà qui rendait la petite phrase d'autant plus odieuse. Ce fut un déclic. « J'ai eu envie d'épurer ma vie, de renouer avec celle que mon père avait nommée. » Elle serait désormais Marie Billetdoux, malgré la colère froide de son éditeur qui voyait les gens lui tourner autour dans les Salons du Livre pour demander si elle était la sœur ou la mère de Raphaële Billetdoux. Le succès ne fut plus jamais le même.

Malgré de semblables mises en garde, Emmanuelle Salasc a changé deux fois son nom d'écrivaine. « *Il me semblerait que les lecteurs ont assez bien suivi* », nous dit-elle. Le pseudo d'Emma Schaak, choisi pour son premier roman, était un hommage caché à son amour